

La joie des autres

Incontestablement les rassemblements synodaux, tout en étant studieux, sont de grands moments de joie. De même les grandes fêtes chrétiennes évidemment. Une joie d'une « espèce » rare néanmoins, qu'on appelle « religieuse » dans la mesure où elle est une grâce, un don reçu. Autant dire que la joie n'est pas une fabrication humaine, ni bien sûr le bonheur.

Or, les chrétiens – et les synodes ! – ne sont pas des îles ! Cette grâce de joie a des antécédents dans les replis cachés des expériences humaines communes – non spécifiquement religieuses –, du moins, dans certaines d'entre elles, les plus profondes, les plus absolument humaines.

La philosophe Laurence Devillairs a beaucoup écrit sur le bonheur en contestant avec vigueur les bonheurs fabriqués « faits de mains d'hommes » (ceux proposés et vendus par les courants de psychologie positive, car, c'est bien connu : « Il faut positiver » !). Notre philosophe ose dire « que l'expérience du bonheur semble relever de la même causalité paradoxale que la grâce. Qu'elle soit existentielle ou divine ne change pas fondamentalement son sens, la grâce est d'abord une réalité humaine avant d'être une notion religieuse¹ ».

La joie est une grâce. Voici comment elle en parle : « elle est la découverte d'une capacité que nous ignorions avant de l'exercer, elle est une force dont nous faisons preuve quand tout paraît impossible, au-delà de nos forces, précisément. C'est pourquoi elle revêt aussi le sens d'élégance, de souplesse presque irréaliste, une manière d'être et d'agir qui paraît obéir à d'autres lois, une autre géométrie. »

La deuxième idée est que la joie-grâce est une expérience avec d'autres, ou elle n'est pas. D'autres, ne serait-ce que pour qu'ils voient notre joie ! Surtout, d'autres, pour être heureux ensemble. Mieux encore, être heureux de la joie des autres. L'expression concrète de cette forme de joie est le rassemblement festif. La joie-grâce est un acte public.

La troisième idée va étonner : le philosophe Nietzsche soutient que ce n'est pas toujours facile d'être heureux de la joie des autres ! « Les natures compatissantes, à chaque instant prêtes à secourir dans l'infortune, sont rarement en même temps celles qui participent à la joie d'autrui² ». De même, le philosophe Scheler en rajoute : « Si les hommes sont capables de compatir aux souffrances d'autrui, seuls les anges sont capables de se réjouir des joies d'autrui³ » !

Laurence Devillairs commente : « La solidarité comme d'ailleurs la charité, ne doivent pas seulement se pratiquer dans l'infortune. Il se pourrait en effet qu'il soit infiniment plus ardu d'aimer son prochain quand il est dans la joie que lorsqu'il est dans la peine » ». La compassion pour les autres dans l'infortune serait plus aisée que se réjouir de leur joie dans la fortune, car elle nous valoriserait davantage dans la mesure où nous aidons. Se réjouir de la joie des autres est plus excentré par rapport à notre « moi » vertueux, conscient qu'il fait du bien en compatissant.

Hannah Arendt tient le même discours : « Or, il paraît évident que partager de la joie est absolument supérieur... à partager de la souffrance. C'est la joie et non la souffrance, qui est loquace, et le véritable dialogue humain diffère de la simple discussion, en ce qu'il est entièrement pénétré du plaisir que procurent l'autre et ce qu'il dit – la joie pour ainsi dire, en donne le ton⁴ ».

Les synodes festifs peuvent être le temps privilégié de cette joie des autres, cette joie grâce aux autres. La tentation de faire le bien est neutralisée par la joie du bien des autres.

¹ Laurence Devillairs, *Un bonheur sans mesure*, Albin Michel 2017, p. 154-155.

² Nietzsche, *Humain trop humain*, § 321.

³ Max Scheler, *Nature et formes de la sympathie*, p. 268.

⁴ Hannah Arendt, *Vies politiques*, Gallimard, 1974, p. 24-25.